

LE JOURNAL

des Amis du Musée des Beaux-Arts

DE QUIMPER



LOUIS-VALENTIN ROBERT, ALIAS ÉLIAS ROBERT, **LA FORTUNE**, STATUETTE BRONZE (FONTE AU SABLE, VRAISEMBLABLEMENT DU FONDEUR DELAFONTAINE), SANS DATE (FIN XIX^e– DÉBUT XX^e SIÈCLE) H. 91,5 x L. 16,8 x P. 22 cm · Inscr. : à senestre sur la roue « L.V.E. Robert » Inv. 2025-06-01 (don de l'Association des Amis du musée des Beaux-Arts de Quimper, 2025) / PHOTO BERNARD GALÉRON

LA VIE DE NOTRE MUSÉE

Double Fortune pour le musée !

Le don récent par les Amis du musée d'une épreuve d'édition de la Fortune d'Élias Robert est l'occasion de revenir sur l'histoire complexe de l'œuvre dont elle est issue et d'expliquer l'intérêt de ces deux sculptures.

À la réouverture du musée, au tout début du parcours, les visiteurs pourront découvrir deux bronzes – l'un monumental (cf. ci-contre), l'autre en taille réduite (cf. ci-dessus) – de la Fortune d'Élias Robert (1821-1874). La notoriété de ce sculpteur s'est étendue au fil des décennies et peu nombreux sont ceux qui le rattachent spontanément au musée d'Étampes qui fut créé en 1874 à partir du legs qu'il fit à cette ville de l'Essonne dont il était natif. Un rôle – toute proportion gardée – à l'image de celui que joua Jean-Marie de Silguy pour notre musée.

Élias Robert s'est formé à Paris dans les ateliers de deux grands sculpteurs du XIX^e siècle : James Pradier et David d'Angers. Ses œuvres ayant été remarquées au Salon dès 1845, il reçut très vite – et surtout sous le Second Empire – de nombreuses commandes publiques, notamment pour les



LOUIS-VALENTIN ROBERT, ALIAS ÉLIAS ROBERT, **LA FORTUNE**, STATUE BRONZE 1857 H. 162 x L. 60 x P. 62 cm · Inv. 896-1-1 (don de Julie-Rebecca Legrand épouse Welesley, 1896) PHOTO BERNARD GALÉRON

décor d'édifices parisiens (palais du Louvre, théâtre du Châtelet, Tribunal de Commerce, fontaine Saint-Michel, gare d'Austerlitz, Conservatoire des Arts et Métiers, etc.). Ses bustes ont été pour la plupart exposés au

Salon, plusieurs sont des commandes directes pour le musée de l'Histoire de France de Versailles. Son ambitieux monument à Pedro IV a été inauguré à Lisbonne en 1870 et témoigne – avec les quatre groupes >>

La production sculptée d'Élias Robert comprend assez peu de figures allégoriques ce qui rend la Fortune d'autant plus précieuse.

Chères amies, chers amis,

Voici le 40^e numéro du journal des Amis, que toute l'équipe de la rédaction est fière de vous proposer.

En cette deuxième année de fermeture du musée des Beaux-Arts de Quimper, notre association a réussi à maintenir ses activités, dont certaines d'entre elles vous sont présentées dans ce numéro, en dépit de la baisse de 50% environ de nos adhérents. Cette baisse est la conséquence directe de la fermeture du musée et fragilise bien évidemment notre équilibre financier, qui reste malgré tout légèrement positif en 2025.

Mais restons optimistes, je suis convaincu que la réouverture de notre musée, annoncée pour la fin de l'année, si toutefois les délais des derniers travaux sont tenus, entrainera un afflux des adhésions.

Cette réouverture s'accompagnera notamment de visites privilégiées réservées aux adhérents, qui nous permettront de découvrir un nouveau parcours avec de nouvelles œuvres issues des réserves, de dons et de prêts de musées nationaux.

Parmi les nouvelles œuvres présentées, la statue en bronze patinée de Elias Robert « la Fortune » achetée aux enchères en Angleterre par les Amis, et offerte au Musée, sera en bonne place. La lecture de l'article de Florence Rionnet vous apportera toutes les explications quant à son origine et les raisons de sa présence.

Depuis plus de 20 ans, notre association contribue par ses acquisitions de tableaux, de pièces d'art et de participations financières à des travaux de restauration, à la richesse du musée des Beaux-Arts de Quimper.

Pour continuer de soutenir ces actions de mécénat, vous pouvez devenir donateur de l'association des Amis du musée des Beaux-Arts de Quimper en effectuant un don ponctuel ou pluriannuel défiscalisable.

Je remercie tous les membres qui ont participé activement aux différentes commissions pour leur engagement et leur contribution au fonctionnement de l'association.

Je tiens à saluer et souhaiter la bienvenue à Anne-Laure Leduc Guignalons élue au Conseil d'Administration et qui devient Trésorière adjointe en charge des adhésions, succédant ainsi à Anne-Marie Le Coz qui a occupé cette fonction pendant de nombreuses années et que je remercie pour sa contribution essentielle au bon fonctionnement de l'association.

Bonne lecture de ce 40^e numéro.

PIERRE DURANTE,

Président des Amis

du musée des Beaux-arts de Quimper



LA FORTUNE, LA FORTUNE DEVANT LE THÉÂTRE MAX JACOB, VERS [SANS DATE], VERS 1960
QUIMPER, ARCHIVES MUNICIPALES ET COMMUNAUTAIRES, 29F1980 1

de cariatides de la façade de l'Académie de musique de Philadelphie (1857) – de sa notoriété par-delà les frontières de la France.

Sa production sculptée comprend assez peu de figures allégoriques ce qui rend la Fortune d'autant plus précieuse. Le grand bronze que nous conservons a été exposé au Salon des Artistes Français de 1857 (n°3075) où il suscita de nombreux commentaires, plutôt élogieux. Certains critiques, comme Louis Auvray, célébrèrent sa joliesse et son côté élancé en la rapprochant – pour son maintien en équilibre – de la Diane de Houdon¹. D'autres soulignèrent sa beauté et sa grâce², la finesse de son modelé, son attitude harmonieuse et fière tout en mettant en avant la hardiesse de sa pose³. Incontestablement la statue avait frappé les esprits lors de son exposition. À tel point que Pierre Larousse n'hésita pas à la citer, des années après, dans la notice qu'il consacra à l'iconographie de la Fortune dans son Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle⁴. C'est aussi son succès qui justifia sa mise à l'édition du vivant du sculpteur comme l'attestent les

nombreuses modifications apportées à la réduction par l'auteur lui-même.

Le musée de Quimper comme écrin

Après le Salon de 1857, la trace de la sculpture se perd jusqu'à ce qu'elle soit offerte au musée de Quimper en 1896. La donatrice, Julie-Rebecca Legrand épouse Welesley agit alors au nom de son mari défunt, Charles-Ferdinand Welesley (1832-1891). Sans enfant, tous deux ont sans doute choisi le musée quimpérois pour sa proximité géographique car ils avaient acquis en 1880 le Domaine de Kérenez à Loctudy (Finistère) où la sculpture devait se trouver⁵. La présence d'une sculpture de cette dimension dans une collection particulière en province est suffisamment rare pour être soulignée.

Puis les jardins du théâtre

Un temps présenté au musée avec les collections d'archéologie, l'œuvre fut transférée à l'automne 1904 – avec trois autres bronzes d'Eugène Brunet, de Prosper Jouneau

et d'Hector Lemaire⁶ – dans les jardins du théâtre municipal (aujourd'hui Max-Jacob) qui venait d'être inauguré⁷. Son emplacement précis à ce moment-là n'est pas connu. En janvier 1906, un bronze de Bacchus inventant la Comédie de Joseph Tournois⁸ fut érigé à son tour sur la pelouse près de la façade, sans transiter par le musée car son iconographie et le symbole qu'il représentait faisaient sens à cet emplacement. Un socle spécifique avait été construit à la fin de l'année 1905 sur les plans de l'architecte Jules Pairaud⁹. Sa réalisation en ciment fut confiée à l'entreprise Botto, impasse de l'Odet¹⁰. Ce socle fut positionné exactement à l'emplacement de celui, rustique, qui avait été mis en place en 1904, sans doute en hâte, pour la statue de Brunet¹¹. Cette dernière, ainsi que son socle, et la Jeune fille à l'amphore de Jouneau – au socle identique – furent alors déplacés dans des bosquets à l'arrière du bâtiment¹². Plusieurs cartes postales conservées aux Archives municipales et communautaires permettent d'apercevoir quelques-uns de ces bronzes sous différents angles avant-guerre. Malheureusement La Fortune, les Bambini, la Divinité agricole et le Joueur de billes ne sont pas visibles sur ces premiers clichés.

Les changements d'emplacement laissent supposer que ce jeu de chaises musicales répondait à un souci de cohérence iconographique : le Bacchus inventant la Comédie avait toute sa place devant le théâtre ce qui était moins le cas des autres bronzes. Peut-être s'agissait-il aussi de répondre aux protestations et polémiques qui ne manquèrent pas de voir le jour lors du dévoilement des statues notamment en raison de leur nudité. Nonobstant ces quelques mouvements, les sculptures restèrent vraisemblablement en place lors de la Guerre de 14-18, peut-être protégées. Malheureusement il n'en fut de même lors de la seconde Guerre mondiale. La loi du 11 octobre 1941 sur la mobilisation des métaux non ferreux allait être fatale à certaines d'entre elles ainsi qu'à un autre monument quimpérois : celui qu'Hector Lemaire avait érigé à la mémoire de La Tour d'Auvergne



DÉTAIL DU SOCLE DE LA « PETITE » FORTUNE

(1908)¹³.

Outre le monument à Laënnec par Lequesne (1868) – épargné du fait d'une forte mobilisation de la population et des élus pour sa sauvegarde – le groupe des Bambini de Lemaire et la Fortune de Robert échappèrent tous trois à la fonte, sans que l'on ne connaisse les circonstances qui permirent la sauvegarde des deux derniers. Aucun document d'archives n'en fait mention.

Un nouveau socle

Après-guerre, la Fortune apparaît enfin sur certains clichés des abords du théâtre : elle se dresse sur le socle du Bacchus fondu¹⁴ (cf. photo page de gauche). Elle y restera deux décennies. Malheureusement en janvier 1970 des vandales la brisent en se hissant sur le socle. Son équilibre précaire et sa fragilité au niveau de la jonction du pied et de la roue l'ont fait chuter. La partie subsistante fut alors

retirée de son socle (auquel restèrent attachés la roue et le pied). Un article de presse, qui la cite comme « la statue la plus célèbre de Quimper », relate l'événement et indique que l'atelier municipal va la remettre en état¹⁵ (cf. ci-dessous). Ce projet n'aboutira pas puisque la sculpture sera finalement placée, lacunaire (entre temps les bras ont disparu), dans le hall du théâtre où elle demeura jusqu'en février 2023. Un article de presse de 2005 en fait mention. Par facilité le soclage réalisé alors la positionne à l'horizontal, telle une naïade, lui faisant perdre sa signification originelle. C'est ainsi que son histoire urbaine s'achève : devenue meuble meublant lors des soirs de spectacle.

Après une campagne de restauration et la réalisation d'un nouveau soclage¹⁶ qui lui a fait retrouver sa verticalité, cette œuvre – bien que lacunaire –, retrouvera sa place dans le parcours de visite du musée. D'essence classique, cette figure, par sa torsion, son élan, ses déformations d'essence maniériste peut être rapprochée notamment du Mercure de Jean de Bologne

– auquel elle a souvent été associée comme pendant dans des épreuves d'édition – ou des sculptures de Benvenuto Cellini. Dans le musée elle figurera donc dans l'espace dédié au maniérisme auprès des œuvres de la Renaissance italienne dont elle se rapproche formellement et stylistiquement. L'épreuve d'édition, don de l'Association des Amis en 2025, sera présentée à ses côtés afin d'avoir une bonne perception de l'œuvre dans son intégrité et de mieux comprendre son iconographie. Sans être une copie parfaite de l'original, ce tirage est caractéristique des modifications qui étaient opérées par l'artiste à la demande de l'éditeur pour ajuster un modèle aux intérieurs bourgeois de la Troisième République. Dans ce cas précis, plusieurs parties ont été modifiées sur la statuette : ajout d'une base décorative ornée de reliefs à l'antique (cf. ci-dessus), ajout d'un drapé de pudeur, modifications de la forme des attributs,

⁷ Procès-verbal des séances de la Commission du musée des Beaux-Arts de Quimper, séance du 19 août 1904, Archives municipales et communautaires de Quimper. Le Finistère, 28 septembre 1904 : « Le square du théâtre. — Ce square, dont la beauté est réellement surprenante, étant donné le peu de temps écoulé depuis qu'il a été dessiné et planté, va s'enrichir d'une nouvelle décoration. On a décidé d'y ériger une belle statue en bronze, la Fortune, du sculpteur Elias Robert, qui dormait depuis longtemps dans un coin du musée. Elle sera bien mieux à sa place au milieu d'un gracieux cadre de verdure et de fleurs. ». La nouvelle est relayée par La Dépêche de Brest, 29 septembre 1904.

⁸ Paris, Musée d'Orsay, inv. RF 195.

⁹ H. 160 ; diamètre 54 cm. Le Finistère, 6 janvier 1906. Les plans sont conservés aux Archives municipales et communautaires de Quimper, 41MQ15.

¹⁰ Archives municipales et communautaires de Quimper, devis du 11 octobre 1905.

¹¹ Archives municipales et communautaires de Quimper, 4F1702. Dans L'Action libérale de Quimper du 24 décembre 1904, n°208, l'auteur évoque les « disgracieux soubassements ».

¹² Archives municipales et communautaires de Quimper, 29F1989.

¹³ Archives municipales et communautaires de Quimper, 4HQ1127.

¹⁴ La Fortune se détache, de profil, sur la partie gauche de la façade du théâtre, s.d. [vers 1960], Archives municipales et communautaires de Quimper, 29F1980, 29F1988.

¹⁵ « L'Abondance du jardin du théâtre s'est cassée la jambe », Le Télégramme, 24 janvier 1970.

¹⁶ Le bronze a été restauré par Anne-Marie Geffroy, le socle conçu et exécuté par Laurent Cadilhac en 2026.

réduction drastique de la roue et ajout d'un renfort sous le pied pour plus de solidité. Pour devenir torchère la partie supérieure du bras a été également remodelée pour accueillir un dispositif d'éclairage amovible. Le catalogue de la vente après cessation de fabrication de la Maison Delafontaine (11-12 septembre 1905) comprend plusieurs statuettes de différentes grandeurs de ce modèle ainsi que des versions adaptées à l'éclairage¹⁷. L'édition de ce modèle étant relativement limitée¹⁸ on peut supposer, malgré l'absence de marque et/ou de cachet de fondeur, que cette fonte provient de la Maison Delafontaine qui édita également à partir de 1848 des sculpteurs classiques comme Cavalier, Schoenewerk ou Eugène Guillaume.

Ressemblances et variantes

D'un point de vue iconographique, les deux œuvres présentent les mêmes caractéristiques avec de légères variantes. En se référant à L'Iconologia de Cesare Ripa, le sculpteur reprend les principaux attributs de la Fortune. La figure est présentée les yeux clos « pour

montrer qu'elle traite indifféremment tous les hommes, en les haïssant ou les aimant comme bon lui semble, et qu'en un mot c'est fortuitement qu'elle les oblige ou désoblige ». Elle est juchée sur une roue (réduite de moitié sur l'épreuve d'édition) pour symboliser le mouvement perpétuel et éphémère de la bonne (ou mauvaise) fortune. Elle tient de la main droite un tymon (peu visible sur les rares clichés de la grande version) pour rappeler que la Fortune détermine le chemin de la vie. Ce gouvernail est orné d'un dauphin stylisé sur le petit modèle. Enfin la grande Fortune tient de la main gauche une corne d'abondance qui déverse des pièces d'or, symbole d'opulence et de richesse. La différence majeure réside dans l'ajout des reliefs de la base de la petite Fortune : Élias Robert à la demande de l'éditeur a modelé une thiasse bacchique inspirée des reliefs ornant les sarcophages antiques. Dans ce relief narratif les figures de Bacchus et de Pan se mêlent aux danses extatiques des ménades et des musiciens.

Un style classique

Élias Robert déploie dans cette figure allégorique un style classique mâtiné de maniérisme que l'on pourrait presque – en reprenant la formule baudelairienne – qualifier de « *Beau bizarre* »¹⁹. Celui-ci est perceptible dans les élongations des membres, dans le jeu d'équilibre et la prise en compte de la multiplicité des points de vue. Avec cette figura serpentina il s'inscrit dans une veine stylistique qui le rapproche des néo-florentins. Cette mouvance stylistique inspirée de la Renaissance toscane rencontra un grand succès auprès du public au milieu du XIX^e siècle. En revanche les reliefs du socle de l'épreuve d'édition sont assez caractéristiques de ce goût qu'avaient les sculpteurs de cette époque pour réinterpréter la statuaire classique en y apportant une forme de douceur que l'on retrouve par exemple chez Auguste Clésinger dans les « ajustements » qu'il fit d'après les Parques pour l'édition de la Maison Barbedienne en 1855. ■

FLORENCE RIONNET

¹⁷ Catalogue des objets d'art et bronzes d'ameublement provenant de la Maison Delafontaine fondée en 1772 [...] dont la vente par suite de cessation de fabrication aura lieu à l'Hôtel Drouot, salle n°1 les lundi 11 et mardi 12 mars 1905 à deux heures [...], Paris, 1905, p. 5, 6, 8, 24.

¹⁹ Œuvres complètes de Charles Baudelaire. Curiosités esthétiques : quelques-uns de mes contemporains / Baudelaire, notes et éclaircissements de M. Jacques Crépet, Paris L. Conard, 1923, p. 224.

¹⁸ Plusieurs exemplaires sont passés en vente ces dernières années. Un exemplaire en bronze, patine dorée, sans le socle et avec la corne d'abondance, a été acquis en 2022 par la Ville d'Étampes pour son musée. Voir Agglo-Estampoïs Sud-Essonne, Le Magazine de mon agglo, juillet-août 2022, n°11, p. 7. Un exemplaire est conservé au musée de l'Académie nationale de New York (inv. 95-S).

Des nouvelles du musée

Voici déjà dix-huit mois que le musée a fermé ses portes au public et connaît des travaux d'envergure.

Un chantier en cours de finition

Supervisé par la DPEL (Direction du patrimoine, de l'énergie et de la logistique de la Ville de Quimper), ce chantier complexe s'achève bientôt et vise à abaisser considérablement la consommation d'énergie du bâtiment tout comme il ambitionne de mieux réguler les variations de température et d'hygrométrie. Ce dernier point, il est important de le souligner, est le gage d'une meilleure conservation des riches collections du musée dont on ne saurait sous-estimer la diversité des matériaux qui la compose (bois, tissu, métal...). Les grutages spectaculaires, les nombreux échafaudages, l'assemblage en toiture des trois centrales

de traitement d'air ont rythmé les différentes phases préparatoires à la réussite de ce chantier. Aujourd'hui, la façade de la place Saint-Corentin est surmontée d'un nouveau niveau, un pare-vue incliné qui permet de dissimuler les impressionnantes machineries logées sur la toiture.

Réaménagement des espaces intérieurs

Désormais, les équipes du musée sont pleinement mobilisées sur le réaménagement des espaces intérieurs du musée. En effet, profitant de cette période de fermeture, plusieurs axes de réflexion ont été réfléchis, tant sur l'articulation des espaces d'accueil et de boutique que sur la redistribution des œuvres au sein du parcours de visite. Il s'agit, naturellement, d'offrir à la réouverture du musée un environnement qui respecte l'esprit des collections mais diffère sensiblement des choix opérés par le passé. En d'autres termes, nous avons souhaité mieux valoriser les arts décoratifs et la sculpture tout en intégrant des œuvres nouvelles, soit parce qu'elles ont bénéficié de restaurations importantes, soit parce qu'elles figurent parmi les acquisitions récentes (achats, dons et legs).

Merci

A ce propos, nous ne saurions remercier assez l'Association des amis du musée qui, par son soutien fidèle, a facilité l'acquisition d'œuvres précieuses et aujourd'hui pleinement intégrées au nouveau parcours.

Outre la reprise des sols et la remise en état des salles, de nombreux aménagements sont conçus en régie, depuis la mise en couleurs de murs accueillant des œuvres insignes jusqu'à la création de structures portantes. Ces dernières, particulièrement utiles pour rythmer les sections, faciliteront la mise en valeur d'œuvres souvent méconnues. Au fur et à mesure de l'avancée des travaux, l'accrochage des collections se précisera. Un premier ensemble dédié à l'art du portrait sera installé dans le courant du mois de juin. Ce travail aura valeur de test et nous permettra de lancer ensuite l'accrochage, salle par salle, des riches collections de Quimper.

En faisant abstraction de la nécessaire refonte du fonctionnement du musée et, en ignorant d'éventuels retards, la rénovation du musée approchera de son terme en fin d'année.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter, aux côtés des Amis du musée, une réouverture inoubliable ! ■

G. AMBROISE

La gazette du musée en chantier

Une brochure originale créée par le service de médiation culturelle du musée nous a informés régulièrement des métamorphoses du musée durant les travaux.



Quoi de plus désolant qu'un musée fermé ?

On a beau savoir qu'il y a de bonnes raisons, à commencer par les travaux urgents, notamment ceux du bâti, pour une meilleure protection du patrimoine.

On a beau savoir que les personnels auront ainsi le temps de réaliser des tâches difficiles, voire impossibles, à entreprendre dans un musée ouvert au public 6 jours sur 7 (récolement, définition de nouveaux parcours de visite, échanges entre œuvres exposées et celles en réserve, voire travaux en intérieur).

On a beau savoir tout cela, mais il n'empêche : l'inaccessibilité du public contredit la mission première du musée. Pensons par exemple au musée Pompidou, à Paris, fermé pour 4 ans sans parler du fameux musée de Pergame, à Berlin, fermé depuis plus de 10 ans et qui n'ouvrira qu'en 2027 !

Le musée hors les murs

Heureusement pour nous, la fermeture du musée des Beaux-Arts de Quimper ne devrait durer qu'un peu plus de deux ans (malgré un dégât des eaux lors d'une tempête). Les travaux importants, en extérieur et intérieur, nous sont régulièrement contés, étape par étape, dans la « gazette du musée en chantier », éditée et distribuée à tous ses amis et adhérents.

Et surtout, la gazette nous informe des moyens par lesquels le « musée hors les murs » expose certaines de ses œuvres (reproductions d'excellente qualité) à plusieurs types de public pour cultiver la continuité d'un lien malgré sa fermeture.

> Les anciens des EHPAD (La Retraite, Roi Gradlon, Ker Radeneg, Ti Glazik, Steir, Prat Maria) ou l'association de retraités ARPAQ, ont bénéficié d'expositions, souvent ouvertes au public, sur des thèmes très divers illustrés par 20 ou 30 reproductions, comme : « de la terre à la mer, des croyances très diverses », « le cirque à travers les âges », « le printemps », l'été », « l'automne », l'histoire de Noël », « promenade quimpéroise avec Max Jacob », « La Bretagne terre de pardons », « les femmes artistes », « le Finistère d'antan »,

> De leur côté les Maisons Pour Tous (Ergué-Armel et Penhars) ou la MJC de Kerfeunteun ont pu admirer des toiles sur les thèmes suivants : « la fête en Finistère », « à chacun sa mode », « les femmes artistes », « tour du monde en 28 tableaux », « la musique en 28 tableaux », « musique et danses bretonnes », « les tempêtes bretonnes », « branches complices, feuillages partagés »,

> Enfin, des lieux plus singuliers ont bénéficié d'un accrochage ciblé comme le jardin des cultures avec 9 reproductions au grand air célébrant l'arbre ; le théâtre de Cornouaille avec 12 œuvres sur le travail et la ruralité ou, plus original, la proposition faite à 25 commerçants quimpérois (associations Les vitrines de Quimper ou Lokmaria the place to be) de choisir et d'exposer en vitrine une œuvre du musée.

Finalement, on pourrait souhaiter que le musée « hors les murs », qui a permis de maintenir un lien avec un certain public, puisse demeurer un moyen de communication pérenne propre à le renforcer après sa réouverture.

Il reste à saluer la qualité graphique de cette gazette conçue par Fabienne Ruellan, médiatrice culturelle du musée. Sa composition est, comme celle du site web du musée, belle à voir, combinant des textes courts et de belles reproductions, sur des fonds contrastés. Au musée des Beaux-Arts, malgré sa fermeture, l'Art est plus vivant que jamais. ■

JEAN-LOUIS SERRE

« Finalement, on pourrait souhaiter que le musée « hors les murs », qui a permis de maintenir un lien avec un certain public, puisse demeurer un moyen de communication pérenne propre à le renforcer après sa réouverture. »

Il était une fois à Quimper

A la cathédrale Saint Corentin : l'histoire de la mosaïque en hommage aux jeunes prêtres et séminaristes morts pour la France pendant la première guerre mondiale.

D'après un dessin de l'abbé Jean-Marie Conseil

Conçue par Maurice Denis, lui-même inspiré d'un dessin exécuté sur le front par l'abbé Jean-Marie Conseil, et réalisée par Charles Wasem, cette superbe mosaïque orne un pan de mur à droite près de l'entrée de la cathédrale. Son histoire mérite d'être connue des visiteurs et des Quimpérois eux-mêmes !

Après la première guerre mondiale, en 1920, l'évêché décide d'élever un monument en hommage aux membres du clergé morts au front. La première idée de l'évêque, Monseigneur Duparc, était de construire un monument sculpté en bas-relief à l'extérieur de la cathédrale.

La commission des Monuments historiques donne son accord de principe mais l'emplacement choisi ne lui convient pas. A l'intérieur de la cathédrale, l'espace disponible étant plutôt obscur, l'idée d'une mosaïque est abandonnée au profit d'une mosaïque colorée composée d'émaux de Venise. La conception du carton d'exécution est confiée à Maurice Denis et le projet est validé en 1922. Sur sa proposition, la mosaïque sera réalisée par Charles Wasem. Le monument sera inauguré en 1924.

Maurice Denis

Maurice Denis, né en 1870, faisait partie du groupe des peintres nabis mais il était également décorateur, graveur et historien de l'art. Au musée du Louvre qu'il fréquente assidûment, il découvre et admire les œuvres de Fra Angelico, surnommé » le Peintre des Anges », qui déterminent sa vocation de peintre chrétien. Maurice Denis connaissait aussi très bien Quimper pour avoir souvent séjourné en Bretagne.

Pour réaliser le carton de cette mosaïque, Maurice Denis s'est donc inspiré d'un dessin fait sur le front par un prêtre-soldat, Jean-Marie Conseil, durant la guerre de 14-18. On y voit au premier plan un soldat mourant soutenu par Jésus et en arrière-plan le paysage accidenté et bouleversé du champ de bataille ainsi que les ruines d'une église



MAURICE DENIS, **MOSAÏQUE**, CATHÉDRALE DE QUIMPER

bombardée. Au-dessus de cette scène dramatique, brille une grande croix.

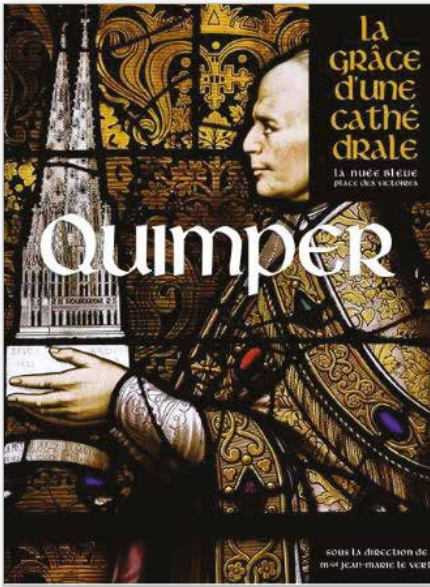
Cette réalisation sera le premier aménagement commémoratif conçu par Maurice Denis.

Charles Wasem

Pour l'exécution de la mosaïque, il sollicite un artiste suisse qu'il connaît déjà. Il s'agit de Charles Wasem (1875-1961) : maître verrier, peintre verrier et mosaïste, formé dans l'atelier de Clément Heaton où il apprend la

technique du verre, du vitrail et de la mosaïque . Charles Wasem a réalisé de nombreuses mosaïques dans les églises et a contribué ainsi au renouveau de l'Art sacré au début du XIX^e siècle. Il travaille souvent à partir de cartons dessinés par d'autres artistes ce qui a amené Maurice Denis à lui demander sa participation pour cette étonnante mosaïque que l'on peut admirer aujourd'hui dans la cathédrale de Quimper. ■

ANTOINETTE CATTO



LIVRE « LA GRÂCE D'UNE CATHÉDRALE »



ÉVASION

VOYAGE DES AMIS EN ITALIE DU 21 AU 27 SEPTEMBRE 2025

Turin, une ville à découvrir

Avant ce séjour, le visage de Turin m'apparaissait comme celui d'une grande ville industrielle de l'Italie du Nord avec ses usines automobiles et son architecture un peu austère et froide loin de l'extravagance de Rome, ville musée à ciel ouvert, de l'élégance raffinée de Florence ou du bouillonnement désordonné de Naples.

Une ville qui respire

J'ai été frappée d'emblée par la personnalité altièr e et rassurante de cette ville que je découvrais à travers son plan régulier, ses immeubles majestueux, ses rues bien tracées, ses places ouvertes. On y respire bien et on ne se perd pas trop ! Le décor environnant des sommets alpins participe aussi à cette impression de fraîcheur et d'espace. Les vues panoramiques sont nombreuses et exceptionnelles. Celle offerte depuis la basilique baroque de Superga, accessible par un train à crémaillère, offre une large vue sur Turin, les Alpes et la vallée du Pô.

Capitale historique du Royaume de Savoie, Turin a été le théâtre et le centre propulseur de l'Unité nationale ainsi que la première capitale du Royaume d'Italie. Les trésors qu'elle renferme sont d'ordre très différents : les vestiges romains, les splendides résidences royales de la maison de Savoie mais aussi des architectures spécifiques, témoins du passé industriel de la ville lié au développement de l'automobile mais aussi à celui du cinéma. Une ville riche donc mais aussi une ville ouvrière et revendicatrice. En témoignent les nombreuses manifestations en faveur des luttes sociales et politiques.

Une ville chargée d'histoire

Une ville historique donc : organisée par les Romains, elle révèle son plan d'origine à partir de la Porta Palatina dans le quartier du Quadrilatero Romano où se croisent cardo et decumanus. Pas loin de là, le Duomo, cathédrale de Turin dédiée à Saint Jean-Baptiste, est le seul édifice de la Renaissance construit à la fin du XV^e siècle. Il conserve l'un des mystères les plus fascinants de la chrétienté : le Saint Suaire.

Une visite à pied permet de découvrir le cœur historique avec ses grandes places bordées d'une belle architecture baroque du XVII^e siècle comme le Palais royal et le Palais Madame, résidence des Ducs de Savoie jusqu'à l'unité italienne en 1861. Ce type d'architecture baroque s'expose aussi aux alentours de la ville dans les palais ou pavillons de chasse. C'est aussi un palais baroque qui accueille le musée égyptien, le plus ancien musée au monde dédié entièrement à la civilisation égyptienne et l'une des plus importantes collections égyptologiques après celle du Grand Musée Égyptien du Caire.



UNE ARCHITECTURE BAROQUE: LE PALAZZO CARIGNANO

Le ballon rond

Une ville de football aussi bien sûr, le sport roi en Italie. La ville a connu de beaux succès sportifs mais aussi des drames qui sont toujours dans les mémoires des Turinois comme le terrible accident d'avion, la tragédie de Superga, qui coûta la vie à l'équipe phare de la ville . En 1949, un vol spécial de la compagnie italienne Avio Linee Italiane transportant l'équipe du Torino Football Club s'écrase sur la colline de Superga dans les environs de Turin provoquant la mort des 33 passagers et membres d'équipage. En raison, entre autres, d'une mauvaise visibilité l'appareil percuta un mur de la basilique de Superga qui domine la ville. Depuis l'accident, dirigeants, joueurs et visiteurs viennent se recueillir au mémorial érigé à cet endroit.

L'automobile

C'est aussi la ville de la fameuse usine Fiat créée par G. Agnelli sur le site du Lingotto. Sur le toit de l'ancienne usine se trouve la pinacothèque Giovanni et Marella Agnelli. La collection permanente est composée d'œuvres d'art de la collection privée de G Agnelli, patron du groupe Fiat pendant de nombreuses années. Pour marquer l'arrêt de la production dans l'usine Fiat du Lingotto, un concours avait été lancé pour remodeler le bâtiment et c'est le projet de l'architecte Renzo Piano qui fut sélectionné. Il est alors décidé pour une des zones restaurées, sur le toit, de la construction d'un lieu d'exposition pour les tableaux de la collection des Agnelli allant des paysages vénitiens de Canaletto et Belloto à des peintres du XIX^e et XX^e siècles : Manet, Renoir, Picasso et Modigliano et surtout Matisse. A l'entrée de la pinacothèque, une impressionnante œuvre futuriste de Giacomo Balla « Velocità astrata » aborde le thème du mouvement et de la vitesse, tout un symbole pour un lieu dédié historiquement à l'automobile !

Le Musée national de l'automobile dans ce même quartier du Lingotto retrace l'histoire de l'automobile de XIX^e siècle à nos jours et expose plus de 200 modèles de voitures dont certaines sont de véritables œuvres d'art !



GIACOMO BALLA, **VELOCITÀ ASTRATA**

Cette même idée d'associer art et progrès se retrouve dans un autre lieu magique de la ville la Mole Antonelliana, plus haut monument en briques d'Europe, qui abrite le musée du Cinéma. Des prémices du cinéma jusqu'à nos jours, toute l'histoire du cinéma mondial est abordée selon une scénographie remarquable. Un escalier hélicoïdal et un système de rampes nous permettent de parcourir le temps et l'espace et d'accéder à des salles de projections ou des sortes de cabinets de curiosités pleines d'objets insolites. Après avoir découvert l'intérieur de l'édifice, la montée en ascenseur panoramique nous offre un superbe panorama de la ville, digne d'un film à grand spectacle !

Avant de se quitter, prenons donc un verre d'un délicieux breuvage local : le Bicerin. Originaire de Turin, le café Bicerin est une boisson chaude et mythique du Piémont. Historiquement, le Bicerin a été conçu pour la première fois sur la Piazza della Consolata à Turin. Il s'agit d'un café expresso, de chocolat noir chaud et de crème fouettée servis dans un verre. Mais le secret réside essentiellement dans l'empilement strict et les proportions des ingrédients. A ne pas manquer. Salute ! ■

CHRISTIANE LE BERRE



LE SPRITZ, COCKTAIL TRÈS PRISÉ À L'APÉRITIF*



LA MOLE ANTONELLIANA : PROJET DE SYNAGOGUE À L'ORIGINE, ELLE ABRITE AUJOURD'HUI LE MUSÉE DU CINÉMA.

LE BICERIN, BOISSON PIÉMONTAISE

* L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération

Claudia Williams, une artiste humaniste

Claudia Williams (1933-2024) est une artiste peintre britannique dont l'œuvre est profondément ancrée dans la vie quotidienne et les relations humaines. Bien que née en Angleterre, elle est une figure majeure de l'art au Pays de Galles, où elle a passé la majeure partie de sa carrière.

Elle entre à la Chelsea School of Art en 1950. Dès cette année-là, elle remporte le prix de l'art pour les jeunes lors de l'Eisteddfod National du Pays de Galles. Après son diplôme en 1953, elle enseigne à temps partiel pour des écoles et la Workers' Educational Association tout en développant sa pratique personnelle.

Son œuvre : un journal visuel de sa propre vie

Le travail de Claudia Williams est souvent décrit comme un journal visuel de sa propre vie. Ses thèmes de prédilection incluent :

> **La vie domestique** : Elle peignait des scènes d'intérieur «vécues» (tables avec tasses de café, croissants entamés) et les interactions sociales au sein de la famille.

> **La figure humaine** : Ses œuvres sont célèbres pour leurs portraits colorés de grande taille, capturant des gestes intimes comme le lien entre une mère et son enfant ou des moments entre amis.

> **Le bord de mer** : Passionnée par la mer, elle a réalisé de nombreuses toiles représentant des baigneurs et les rituels de la vie sur la plage.

> **Engagement social** : Elle a également exploré des sujets plus graves, comme le déplacement des villages pour créer le réservoir de Llyn Celyn ou des veilles pour la paix (Greenham, Peace Vigil).

Sa formation artistique

À seulement 17 ans, elle intègre donc la Chelsea School of Art à Londres. À cette époque, l'école est un bouillon de culture artistique où l'enseignement repose sur des bases solides :

> **Le dessin d'observation** : Une rigueur extrême était imposée dans l'étude de l'anatomie et du modèle vivant. Cette maîtrise du corps humain restera la colonne vertébrale de son œuvre future.

> **L'influence des maîtres** : Elle y a été formée sous l'œil de professeurs renommés comme Raymond Coxon et Robert Medley, qui encourageaient à la fois la technique classique et une certaine liberté d'expression.

Fait rare pour une étudiante, son talent est reconnu par ses pairs et les institutions avant même la fin de son cursus.



« RED BOOK »

Son style

Pendant ces années de formation, son style se distingue par deux aspects majeurs :

> **La monumentalité** : Contrairement à beaucoup de ses contemporains qui privilégiaient l'abstraction naissante, Claudia Williams s'attachait à des compositions figuratives ambitieuses. Elle n'avait pas peur des grands formats, traitant les sujets du quotidien avec la dignité habituellement réservée à la peinture d'histoire.

> **La palette de couleurs** : Si elle respectait les règles de la perspective et du modelé, elle commençait déjà à expérimenter des couleurs vibrantes et des contrastes marqués, s'éloignant du réalisme terne pour une approche plus émotionnelle.

Bien qu'on n'attribue pas officiellement une seule «couleur préférée» à Claudia Williams dans ses déclarations publiques, ses choix de palettes révèlent des préférences marquées selon les périodes de sa vie.

> **Le bleu** : C'est une couleur prédominante dans son œuvre de maturité. Elle a souvent été notée pour sa «prévalence de bleus», notamment dans ses scènes de bord de mer et ses portraits plus tardifs comme Mother in Blue ou Collecting Shells, Moonlight.

> **Les tons terreux** (période académique et débuts) : À ses débuts (années 1950 et 1960), elle privilégiait une palette plus sombre et classique composée de terre de Sienne, ocre, terre d'ombre et de gris-bleus.

> **Le rouge** : Elle utilisait parfois des rouges intenses pour symboliser des émotions fortes, comme dans sa peinture sur les manifestations de Greenham Common, où le rouge contrastait avec les tons froids pour exprimer l'intensité et la passion.

Trois œuvres représentatives de son art

> **« Collecting Shells - Moonlight »** (Ramassage de coquillages au clair de lune), réalisé vers 1990, fait partie de la collection de l'Université d'Aberystwyth.Cette œuvre est une illustration parfaite de la maturité artistique de Claudia Williams où son amour pour le bord de mer et son exploration des couleurs s'unissent.



« MOTHER AND CHILD »



« COLLECTING SHELLS - MOONLIGHT »

> **La domination du bleu** : le bleu est ici la couleur centrale. Il n'est pas utilisé de manière réaliste, mais pour créer une atmosphère onirique et nocturne. Les nuances varient de l'outremer profond pour le ciel au bleu turquoise pour la peau des personnages.

> **La figure humaine monumentale** : Le personnage au premier plan occupe presque toute la hauteur de la toile. Cette approche sculpturale du corps est un héritage direct de sa formation à la Chelsea School of Art, où elle a appris à donner du poids et de la présence aux formes.

> **Le contraste lumière/ombre** : Les touches de jaune pâle et d'ocre sur le sable et sur le dos de la figure accroupie simulent l'éclat de la lune. Ce contraste chaud-froid fait vibrer la toile, rappelant sa fascination enfantine pour l'interaction des couleurs.

> **L'intimité du geste** : Malgré la taille des personnages, le sujet reste humble et quotidien. Les mains tenant délicatement les coquillages capturent un moment de calme et de connexion avec la nature.

C'est une œuvre charnière car elle montre comment Claudia Williams a réussi à transformer une scène de vacances ordinaire en une vision presque mythologique, tout en conservant la tendresse humaine qui définit tout son travail. Elle est emblématique de la manière dont l'artiste explorait les variations atmosphériques et nocturnes à travers une palette de bleus profonds.

> Un autre tableau illustre ce goût pour le bleu, il s'agit de **« Red Book » (1999)** : Bien qu'il s'agisse d'un portrait, ce tableau utilise la même prédominance chromatique de bleu que l'on retrouve dans la série « Moonlight », créant une ambiance intime et calme. Il aborde un autre thème privilégié par l'artiste, celui de la vie familiale et du lien mère-enfant.

> Le très joli tableau intitulé **« Mother and child »** aborde aussi ce sujet que Claudia Williams a exploré tout au long de sa vie, le traitant avec une tendresse et une proximité physique caractéristiques de son travail : c'est l'hommage à la maternité. ■

THIERRY LE CAM

RENCONTRE AVEC

Emmanuel Lepage : « Un autoportrait en images »

DE PARADIS EN PARADIS



« Ceci est une vision en fait parce que j'ai eu cette vision d'une main de pierre qui récupère mon personnage qui était dans un monde repérable et extrêmement réaliste »

« C'était l'impression de l'imagination au pouvoir. J'ai des souvenirs de cette époque, d'aventures extraordinaires, d'un terrain de jeu inouï, et d'entraîner tous les autres dans cet univers-là. Je n'avais pas la force des autres, je suis un petit gabarit, mais ma force c'était ma capacité à entraîner les autres dans l'imaginaire et j'ai l'impression que mon goût du dessin, par exemple, vient de là, c'est-à-dire que dans le dessin j'ai essayé de retrouver ça. Plus tard, je ne pouvais plus faire mes cabanes en vrai, donc je me suis mis à inventer mes petits mondes sur le papier, je pense que l'origine de mon intérêt pour la Bande dessinée vient de là. »



MON PARADIS... EN IMAGES



« Je pense que le dessin a été à un certain moment mon échappatoire, ma façon de fuir le réel, j'aime l'ambivalence et je crois que beaucoup de mes créations fonctionnent ainsi. En fait, j'aime les personnages qui se cherchent et j'aime beaucoup les récits d'initiation, j'aime les personnages qui essaient d'être meilleurs, de se hisser quand, en même temps ils sont alourdis par le poids de leur passé, de leurs contradictions. En fait, quelques soient les comportements de chacun, chacun a ses raisons. »

« Si je crois à un Paradis c'est ici et maintenant, peut-être quelque part en nous, dans notre histoire, dans nos souvenirs, peut-être quelque chose que l'on a tous de notre enfance. C'est peut-être une sorte de paradis, de paradis perdu, quelque chose que l'on essaie de conquérir à chaque fois. Peut-être une forme de nostalgie. »

Emmanuel Lepage, artiste breton, marin et grand voyageur, est le premier auteur de BD à avoir acquis le titre de peintre officiel de la Marine.



« Il va passer dans une autre dimension beaucoup plus surréaliste, dans le monde des artistes, des gens qui sont en train de concrétiser leur rêve, qui vivent dans l'imaginaire, et dans leurs rêves... une communauté ! »



« Ensuite, évidemment, ça a été les lectures de bandes dessinées, ça été Tintin, et puis plus tard ça été les illustrations d'un homme qui s'appelait Pierre Joubert qui était l'illustrateur du Scoutisme français, j'étais extrêmement sensible à ses personnages, aux aventures qu'ils pouvaient vivre, et il m'a beaucoup influencé graphiquement.»



COULEURS DE PARADIS

« La bande dessinée, y'a un problème c'est que pendant très longtemps ça a été quelque chose de méprisé. Donc c'était réservé aux enfants ou aux adultes attardés en quelque sorte. Moi-même, lorsque j'étais ado, même jeune adulte, j'avais presque honte de dire que je faisais des bandes dessinées, j'avais toujours l'impression d'être l'idiot de service avec ces amis qui me tapaient dans le dos en me disant « bon ben il faut être raisonnable maintenant. Mais bon, il y a heureusement aujourd'hui des thématiques dans la bande dessinée comme celles de l'introspection et du cheminement intime.

Dans le cadre de la BD qui a souvent été monolithique, j'ai essayé, en tous les cas, à mon niveau, de traiter certaines thématiques assez rares comme la sexualité. J'ai eu la chance d'avoir des albums qui sont bien diffusés, alors j'ai pu profiter de ça... »



PROPOS RECUEILLIS PAR MICHEL DUPUY, CINÉASTE

De Caravage à Georges de la Tour, si proches et si différents

Caravagisme au musée Jacquemard-André. En 2026, Georges de la Tour fait suite à Artemisia Gentileschi.

La réémergence du courant caravagesque

L'académicien Pierre Rosenberg, historien de l'art, ex conservateur et directeur du département des peintures au Louvre, fut dans les années 70, avec quelques autres, au cœur de la réémergence dans les musées et pour le public (et le marché de l'Art !), d'œuvres du courant caravagesque du début du XVII^e. Avant lui, dans les années 20, des historiens comme Roberto Longhi, avaient commencé à sortir de l'oubli Artemisia (voir notre journal de juin 2025) et Georges de la Tour.



LE CARAVAGE : « LA MORT DE LA VIERGE »
MUSÉE DU LOUVRE

Des œuvres de ce dernier sont reconnues et identifiées dès 1915 par l'historien Hermann Voss. Alors commence la chasse aux œuvres de Georges de la Tour avec les polémiques relatives à l'authentification de celles qui, n'étant pas signées, avaient souvent été attribuées à d'autres artistes. Les enjeux concernent évidemment autant l'analyse critique de ces œuvres et leur rapport avec le mouvement initié par Caravage, que les enjeux commerciaux qui en résultent sur le marché de l'Art. De fait l'acquisition, en 1972, par le musée du Louvre du Tricheur à l'As de carreau, pour la somme de dix millions de francs, a constitué l'un de ses achats les plus coûteux du siècle.

Caravage et le caravagisme

Caravage (1571-1610) délaisse assez tôt le maniérisme en vogue chez ses maîtres d'apprentissage de la fin du XVI^e pour s'engager dans une vision innovante, plus « réaliste », qui se trouve être, par ailleurs, en cohérence avec la doctrine nouvelle de la contre-réforme catholique issue du concile de Trente (1542-1563) : « instruire, émouvoir, plaire ».

Il offre ainsi, en arrivant à Rome, aux riches commanditaires de l'Eglise, un style nouveau lui permettant de réaliser à la fois ses ambitions artistiques, sa fortune (vite dissipée) et sa renommée dans toute l'Europe.

Très vite Caravage éblouit par sa peinture si nouvelle, si révolutionnaire même, parfois transgressive quand elle dépasse les principes nouveaux de l'Art selon le cadre de la contre-réforme.

Pour ce qui est de l'accord avec ces principes, on peut dire qu'un tableau de Caravage comme la vocation de Saint Mathieu (photo) présente une composition sobre avec des

niveaux de lecture accessibles à tous (instruire), un réalisme des sujets et des traits qui s'affranchit des archétypes habituels et ancre la religion dans la vie quotidienne (plaire), une théâtralité et une pulsion vitale exacerbées par son travail sur la lumière (émouvoir).

Caravage s'est ainsi plu à peindre des saints avec des têtes de « taulards » rencontrés dans les bouges de Rome, des vierges aux pieds sales et des anges au genre indéterminé dans des attitudes équivoques. Et son « exubérance baroque » l'a parfois conduit à transgresser les lignes de la « Renaissance catholique ».

Ainsi, l'Eglise se refuse à accepter La mort de la Vierge (photo), œuvre trop réaliste, trop crue, trop opposée à l'image archétypale, obligatoirement sacrée et éthérée, de la Vierge au moment de sa montée aux cieux.

Mais, dans le même temps, l'Eglise, tenue par l'histoire mystique de ses saintes, ne peut qu'accepter la représentation de l'extase. Avec Madeleine en extase (1606) Caravage produit une œuvre dont l'ambiguïté érotique est manifeste comme celle, 40 ans plus tard, de la statue du Bernin à Rome (L'extase de Sainte Thérèse). La modernité ne fera pas mieux, des toiles de François Boucher au XVIII^e aux photos de Brassai ou des surréalistes au XX^e. Caravage est révolutionnaire, Georges de la Tour, avec ces Madeleine pénitentes demeure en deçà de la transgression.

Georges de la Tour, émule plus que disciple de Caravage

L'exposition Automne-hiver du musée Jacquemart-André a permis d'admirer 23 chefs-d'œuvre de Georges de la Tour (1593-1652) parmi la quarantaine de tableaux parvenus jusqu'à nous sur les 300 à 500 vraisemblablement produits. C'est dire à quel point l'oubli avait fait son effet ; un Saint Thomas, retrouvé et authentifié dans la Sarthe en 1972, n'a pu être acheté par le Louvre qu'en 1988.

Georges de la Tour, né 22 ans après Caravage, est considéré comme le dernier des grands peintres caravagesques, avant que ce mouvement ne finisse par passer de mode, quand le grand siècle s'apprêtait à placer la peinture d'Histoire au sommet de la hiérarchie des genres.

Né à Vic-sur-Seille, non loin de Nancy, il a accès par sa famille à la cour du duc de Lorraine et aux peintres qui y résident. Le mystère demeure cependant sur les conditions de son apprentissage : aucune preuve d'un voyage en Italie, un séjour possible aux Pays-Bas avec la découverte éventuelle du caravagisme nordique ; mais certainement la découverte de Caravage à la primatiale de Nancy, devant une Annonciation offerte par le duc de Lorraine en 1609.

A 27 ans, il installe son atelier, produit et vend, dans une Lorraine riche et cultivée, avant que l'invasion par les troupes du roi de France ne le contraigne, à 41 ans, à faire allégeance à celui-ci. Ce dont

il n'aura pas à se plaindre puisque cela lui ouvre des portes à Nancy puis à Paris, notamment chez Richelieu, puis Louis XIII. Celui-ci, très heureux du Saint Sébastien qu'il a acquis et placé dans sa chambre, lui accorde le titre de « peintre ordinaire du roi », avec un logement au Louvre et une rente de mille livres. Avec un sens certain des affaires, il s'adapte au goût du jour et multiplie les copies dans son atelier, assez pour que dans l'oubli à venir, quelques-unes nous soient parvenues.

Georges de la Tour reprend les codes qui ont fait le succès de Caravage auprès des institutions de l'Eglise et des élites cultivées de la noblesse ou de la bourgeoisie. Mais il les décline sous des variantes particulières sur le fond comme dans la forme. Les deux Saint Jérôme pénitents, dont l'un appartient à Richelieu, sont tout en violence contenue dans une sobre composition, une attitude et des traits au service d'un naturalisme rigoriste, « janséniste » a-t-on dit, loin de l'exubérance de Caravage.

A l'opposé, son œuvre est parfois plus épurée, plus abstraite, sans pour autant être éthérée ; les visages y ont une douceur et une grâce sublimée par le travail du noir autour de remarquables clair-obscur à la bougie. Sa maîtrise si exceptionnelle de l'ombre et de la lumière est mise au service de cette grâce comme dans les Madeleines pénitentes ou mieux encore le Nouveau-né (voir photos). Si les premières illustrent un sujet classique de la peinture religieuse, le Nouveau-né est a priori une scène de genre profane : mais qui peut croire que l'émotion de la mère et la lumière irradiant de l'enfant ne laissera pas imaginer qu'il s'agit d'une nativité ? Chez Georges de la Tour, plus et mieux que chez Caravage, l'émotion naît aussi de l'implicite subtile qui s'impose à l'observateur averti. Sans doute cela a-t-il plu, puisque le peintre en fit commerce par ses multiples copies.

Bien sûr, Georges de la Tour ne fut pas qu'un peintre d'Eglise ; comme Caravage, il a produit des peintures de genre, à l'instar des Tricheurs (déclinés avec l'As de carreau, de pic ou de trèfle) ou des diseuses de bonne aventure. Mais là encore Georges de la Tour se distingue par des scènes de genre dont la banalité n'est qu'apparente : La femme à la puce, n'a de cesse, sous la lumière de la bougie, de stimuler imagination et spéculation sur l'intention de l'artiste. C'est même cela qui, selon Pierre Rosenberg, posa problème dans l'authentification de peintures religieuses non signées : « le peintre des Tricheurs ne pouvait pas, pour certains, être confondu avec celui des Madeleines »

Il est heureux qu'au moment où le XX^e voyait éclore tant de nouveaux mouvements dans la



GEORGES DE LA TOUR : « LA MADELEINE À LA VEILLEUSE »
MUSÉE DU LOUVRE

JEAN-LOUIS
SERRE

Le Canada

Pierre Durante nous partage ses coups de cœur canadiens.

Le musée de l'histoire du Canada à Ottawa)

Si vous avez l'occasion de vous rendre à Ottawa, capitale fédérale du Canada, située dans la province de l'Ontario, ne manquez pas de visiter, le musée de l'histoire du Canada qui est vraiment exceptionnel. Toute l'histoire des premières nations avant même l'arrivée des Français et des Anglais y est présentée le long d'un parcours qui retrace les coutumes, l'artisanat et les conditions (rudes) de vie.

Le plus spectaculaire se tient dans le hall d'entrée (immense) qui présente une collection de totems monumentaux (plus de 20 mètres de hauteur, voir ci-contre). ■



Kent Monkman au musée des Beaux Arts de Montréal

Au cours de notre séjour annuel au Québec nous n'avons pas manqué notre rituel de visite du musée des beaux-arts de Montréal et plus particulièrement celle de l'expo temporaire consacrée à Kent Monkman, artiste canadien né « première nation crie* de Fisher

River, Manitoba », de renommée mondiale. Il nous fait plonger dans son univers assez étonnant fait de tableaux pour la plupart monumentaux, qui illustrent son combat contre la colonisation et son histoire « officielle » qu'il revisite de façon subversive. ■

PIERRE DURANTE

* Les cris forment le peuple autochtone le plus important du Canada. Ils occupaient un territoire s'étendant de l'Alberta au Québec.



KENT MONKMAN, THE STORM , 2020



KENT MONKMAN, MISTIKÔSIWAK (PEUPLE AUX BATEAUX EN BOIS) : LA RÉSURGENCE DU PEUPLE, 2019

Visite guidée du Sénat

Lors de leur traditionnelle Escapade parisienne du mois de décembre, les Amis du musée ont visité le Palais du Luxembourg et ont eu la chance de bénéficier d'une visite guidée du Sénat préparée à leur intention par le Sénateur du Finistère. ■



VIE DE L'ASSOCIATION

Les cours de l'Ecole du Louvre

Le grand atelier d'Italie : l'art à Florence aux XV^e et XVI^e siècles

À la fin du XV^e siècle, Florence va incarner une période brillante de l'art occidental, fondée sur la mise au point de la perspective et imprégnée du culte de l'Antiquité. L'art des plus grands artistes de la Renaissance italienne va s'y épanouir avec Masaccio, Donatello, Andrea del Verrochio, Botticelli, Leonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël et bien d'autres.

Le cycle de cinq conférences proposées par l'Ecole du Louvre a réuni plus de 120 personnes en mars et avril 2026. Ces cours ont été assurés par Mattéo Gianceselli, conservateur du patrimoine, chargé des collections de peintures, tapisseries, arts graphiques, textiles et cuir au musée de la Renaissance d'Écouen. ■



STEFANIA TULLIO-CATALDO LORS DE SA CONFÉRENCE SUR RAPHAËL « L'ASTRE DE LA RENAISSANCE »

La conférence de Stefania Tullio-Cataldo : « le « divin » Raphaël : vie d'un enfant prodige »

Le jeudi 27 novembre 2025, nous avons eu le plaisir de retrouver Stefania Tullio-Cataldo, conférencière spécialiste de la Renaissance italienne et très appréciée lors de sa prestation en février 2025 sur Léonard de Vinci.

Cette fois, elle nous a raconté, toujours avec passion, la vie du « divin » Raphaël », « l'étoile filante » de la Renaissance italienne dont la « manière » claire et limpide dans sa forme et sa composition, a inspiré de nombreux artistes. ■



RAPHAËL : « PORTRAIT DE BINDO ALTOVITI », VERS 1515 · WASHINGTON NATIONAL GALLERY ART



Le prix Jean Moulin 2026

Cette année le sujet du concours national de la Résistance et de la déportation concernait : La fin de la Shoah et de l'univers concentrationnaire nazi : Survivre, Témoigner, Juger (1944-1948).

Le Prix Jean Moulin a été remis par Pierre Durante à deux élèves de terminale du lycée Brizeux et à une élève de troisième du collège de La Tour d'Auvergne pour la qualité de leurs travaux dont la réalisation d'un film d'animation très touchant sur l'histoire d'un petit garçon rescapé des camps. Les CDI des deux établissements se sont vus également remettre un chèque. ■



Les vœux 2026

La cérémonie des vœux des Amis du musée s'est déroulée le 16 janvier 2026 en présence de Madame Isabelle Assih, maire de Quimper et de Bernard Kalonn, adjoint à la culture. ■



ABSENTS SUR LA PHOTO : MICHEL DUPUY ET ROSELYNE MONCHAUX-TAISNE

Le nouveau Conseil d'Administration 2026

Pierrick BAZIN, Antoinette CATTO-LE BRIS, Michel DUPUY, Blandine DURANTE, Pierre DURANTE, Patrick JACQ, Anne-Laure LEDUC-GUGNALONS, Christiane LE BERRE, Thierry LE CAM, Anne-Marie LE COZ, Marie-Claude LECOCQ, Christine LELIÈVRE, Philippe MORVAN, Roselyne MONCHAUX-TAISNE, Jean-Louis SERRE, Carmen STÉPHAN. ■

Le journal des Amis du musée est une publication de l'Association des Amis du musée des Beaux-Arts de Quimper réservée aux adhérents.



Directeur de la publication : Pierre Durante
Coordination de la rédaction : Christiane Le Berre
Conception graphique : GédéZ'ailes Communication
Photos : Amis du Musée, D. R. · Impression : Cloître Imprimeur
Dépôt légal : juin 2026 · ISSN 2273-9831
contact@amibozar-kemper.fr · www.amibozar-kemper.fr
40 place Saint-Corentin · 29000 Quimper

